

LES GRÈVES PATRONALES (LOCKOUTS)

La grève patronale est une forme nouvelle du combat que la société capitaliste, basée sur la machinisme, a inventé. Les économistes officiels la considèrent comme une arme du patronat dans la lutte contre les exigences des salariés. Répondre à la grève, par la grève — tel est suivant eux le principe des lockouts. Cette assertion est un peu superficielle. La grève patronale est d'origine récente et ne s'étend pas sur toute l'industrie; les patrons isolés ont rarement recours à la grève. Ce sont surtout les sociétés anonymes ou bien les syndicats patronaux qui usent de ce nouveau moyen. Et, chose bizarre! la grève des patrons s'adresse surtout aux bas salaires, aux industries de crise et de surproduction. Le patronat ne suit donc le principe de *l'œil contre l'œil* que dans les cas déterminés par la forme machiniste de la production et par le taux minimum de salaire. Dans d'autres cas, lorsque l'ouvrier se met en grève — chose rare dans la production manuelle, on cède et on attend, ou bien on a recours au gendarme, ce moyen infallible dans la

lutte des classes. Une grève récente, celle de Carmaux, offre un exemple frappant de la transformation des grèves ouvrières en lockouts. La verrerie de Carmaux menacée par la concurrence des petites verreries pousse la corporation à faire grève. Grâce au concours et à la complaisance de Ressayguier, les verriers triomphent. Mais ce triomphe peu ruineux pour la verrerie de Carmaux amène la faillite des verreries secondaires. Ressayguier devient maître du marché encombré par les sans-travail des verreries fermées ou agonisantes. C'est alors qu'on passe dans la phase des lockouts. Ayant conquis le marché, il tient maintenant à déplacer son personnel et à modifier sa production. Il ferme les ateliers et peu à peu embauche les ouvriers des anciennes verreries et même des manœuvres qu'une modification dans la fabrication du verre à la prussienne permet d'employer. A Carmaux la grève patronale avait donc pour but le perfectionnement de la production et le remplacement du personnel professionnel par le manœuvre qui se trouve sur le marché du travail et se loue à meilleur marché. Le même fait s'est produit à Paris lors de la grève du cuir. Les patrons ont réduit leur personnel, en remplaçant les hommes par des machines.

La grève patronale n'a pas seulement pour but la transformation de l'outillage;

le machinisme amène la perfectibilité à l'infini. La machine se développant, nécessite des remplacements continuels. On pourrait dire que le degré de perfection de la machine, est inversement proportionnel à la stabilité et au nombre du personnel. La grève patronale ne caractérise donc pas seulement l'époque de transition, mais celle du machinisme en général. Plus la machine est perfectionnée, plus elle est susceptible de changement. Et il est évident que seulement les grands capitaux peuvent supporter cette évolution continue. Les capitaux flottants, attachés à l'outil malléable entre les mains des inventeurs, se servent de personnel continuellement renouvelé qu'ils puisent sur le marché des sans-travail. Le chômage du prolétariat permet donc au patronat d'intensifier la production. Mais cette production de plus en plus abondante amène la surproduction qui est un autre signe du machinisme. C'est alors que de nouveau intervient la grève patronale, qui permet, en arrêtant la production, d'écouler les marchandises sans encombrer le marché. La fréquence des grèves patronales est donc le symptôme de trois faits: 1° du perfectionnement du machinisme; 2° de la surproduction et de la formation d'une classe flottante qui travaille par intermittence et qui s'appelle le prolétariat non professionnel. Le machinisme exige l'arrêt de la produc-

tion et l'instabilité du personnel. Le machinisme capitaliste y ajoute encore la famine et les salaires au-dessous du minimum.

Du reste les Etats-Unis, le pays le plus avancé au point de vue de la production machiniste, nous prouvent que les grèves patronales interviennent sporadiquement pour contre-balancer la surproduction et améliorer l'outillage, en réduisant le personnel et les salaires.

De 1881 à 1886, il y avait aux Etats-Unis 2.214 établissements engagés dans les lockouts. Le quart de ces grévistes émane des gros syndicats patronaux (pétroliers, cigariers, cordonniers, etc., etc.). En 1889, la grève des fabricants de cigares à San-Francisco met, pendant dix-sept jours, 2.500 ouvriers sur le pavé. En 1886, à Reverby, plus de 8.000 cordonniers chôment pendant trente-deux à trente-neuf jours à cause des lockouts. En 1883, à New-York, quinze fabriques de cigares affament pendant seize jours 16.500 ouvriers; à Troy, en 1886, vingt-six fabriques de cols pratiquent les mêmes usages pendant vingt-six jours sur 11.896 ouvriers. Sur une période de 1881 à 1894 ces grèves patronales ont fait perdre aux ouvriers en salaires 26 millions de dollars; les patrons en ont perdu 12 millions.

(A suivre.)

MÉCISLAS GOLBERG.

Est-il nécessaire de répondre encore aux prévoyants de l'avenir ?

Un programme, une formule, une recette de vie pour *demain* qui n'existe pas ?

A quoi bon ? C'est *aujourd'hui* qui importe surtout, soyons sobres de prévisions et avars de promesses.

Voici des fruits et des fleurs. Mangez et enivrez-vous. N'est-ce pas l'essentiel ?

Une foule d'êtres et d'amis précieux se désespèrent, et consultent la Mort plus avide que jamais.

Eh bien ! rendons la Mort haïssable à tous les cœurs défaillants et allumons autour de nous un tel désir de vivre que ce vieux monde chancelle !

HENRI DAGAN.

L'Antisémitisme ⁽¹⁾

.....
Au moment où la Révolution consacrait une nouvelle forme de propriété, conséquence de modes de production perfectionnés, un fait dont l'importance échappait encore, venait de se produire : la découverte de la vapeur.

(1) Extrait d'une brochure en préparation.

duction. Cette nouvelle forme de la production revêtait un caractère en tout point différent du mode de production manufacturier. La manufacture n'ayant besoin pour son exploitation que d'un outillage restreint, — puisque l'ouvrier est le créateur du produit, — peut appartenir à un propriétaire particulier ; la production mécanique, au contraire, dans laquelle la technique de l'ouvrier est remplacée par la machine exige pour l'installation de son outillage un grand appoint financier, nécessitant la constitution de sociétés.

Le manufacturier dont le capital est engagé dans son entreprise est condamné à demeurer dans la production qu'il avait choisie, et si cette production ne répond pas (ou ne répond plus) aux besoins sociaux, il doit fatalement aboutir à la ruine.

Or, nous venons de le voir, la production mécanique obtenue dans les meilleures conditions élimine les produits manufacturés d'un coût plus élevé.

La mobilisation de la propriété : terre, mines, canaux, usines, etc., constitue déjà à elle seule un avantage important sur la forme de propriété individuelle immobilisée, car, si une entreprise particulière échoue, c'est la perte irrémédiable, tandis que, sous la forme de participation capitaliste, l'échec ne revêt que rarement un caractère réel de gravité.

La petite propriété, la petite industrie, pour résister à l'écrasement de la production capitaliste sont obligées de recourir

je t'ai souhaitée encor sur l'horizon
Mais dépouillée, ô Croix, de ta charge sanglante,
Et t'élançant, malgré le poids du ciel profond,
Illuminée, ainsi qu'une étoile naissante.

Puissent l'homme parti des régions du jour
Et l'homme né sous la tristesse occidentale,
O Croix, se rencontrer enfin au carrefour
Que ton centre à la marche des peuples étale.

La sève, en ces temps-là, visitera ton bois,
Arbre du paradis, ô Croix, sur ton tronc sombre
Des oiseaux prêteront au faillage leurs voix
Pour délasser un couple arrêté sous ton ombre.

Paul SOUCHON.

(*Élévations*, liv. III, Élév. VIII.)

Réflexions

(Fragments de lettre.)

Mon but : Vous permettre de parler franchement et de grouper — non plus au nom des dogmes sociaux, moraux ou littéraires — mais au nom des sympathies convergentes, quelques énergies essentielles capables de déblayer le terrain des faux dieux et de projeter un peu de clarté dans ces crépuscules.

Nous tous, aujourd'hui, avons des moments tragiques à passer, de grandes joies à cueillir et de belles œuvres à créer.

L'esprit de la société contemporaine est désorienté.

Ce qui menait autrefois la foule ne l'atteint plus.

Depuis la grande révolution, nous assistons quelquefois à ce spectacle réconfortant, malgré toutes les maladresses d'une

Boisdeffre et C^{ie}

« Ne touchez pas à l'Etat-Major, ou vos fils iront à la boucherie », a dit le général. Vos fils ? De qui parle-t-on ?

Nos fils crèvent le long des chemins. Ils crèvent de faim en France et de fièvre à Madagascar ! Nos fils ? Lesquels ? Ceux qu'on injurie avant de les tuer, ou ceux qu'on tue avant de les injurier ? A qui parle-t-il ce brave général en petite tenue ? De quoi menace-t-il la France des faubourgs et des usines, des chaumières et des villes ? Nous autres, n'avons plus ni foyers, ni enfants, ni repos. Nous sommes fouettés par la faim. Et l'abattoir où on nous saigne est ouvert tous les jours.

La *nation* de ce général de parade nous refuse même le droit de dormir sur les bancs, de nous époumonner en courant après les voitures pour obtenir une croûte.

Nos filles sont des filles... du régiment. Nos fils la chair à bataille, la chair à mitraille, la chair à travail.

Que sommes-nous dans ce beau pays dominé par les galons ?

Des chiens que tout le monde bouscule et dont on verse le sang pour défendre les demeures d'où l'on nous chasse et les prisons où l'on torture.

Ah ! les généraux ! Ils croient pouvoir nous menacer des Allemands ou des Turcs. Certes, ils pourront nous enlever la liberté